

Réel du nœud et réel de la cure

Le 19 mars 1974, Lacan nous dit que l'usage du nœud borroméen nous permet de supporter la pratique de la psychanalyse ; nous permettrait-il donc de supporter le transfert, ce transfert que la psychanalyse ne supporte qu'à en avoir de forts maux d'estomac ? Je ne suis pas sûre que la topologie ni l'usage du nœud borroméen nous aident à supporter le transfert, « cette vérité de l'amour qui n'est apparue qu'après la révélation de l'inconscient comme savoir », mais je vais essayer de transmettre un bout du travail de notre cartel. L'idée de topologie ici, et plus précisément de l'usage du nœud borroméen, c'est l'idée que la topologie *supporte* l'expérience psychanalytique, au sens où elle est à la fois affect et support ; elle supporte et elle permet d'aborder ce qu'il en est de ce qu'elle supporte, sans image ni pensée, avec ces seules lettres RSI, ces lettres à qui on ne suppose que du réel¹.

Ce bout de travail du cartel que je vais essayer de transmettre s'est tressé, m'a fait remarquer Jean François après coup, avec un premier texte clinique (« Une pratique du réel », intervention lors du colloque de mars 2004 *L'insistance du réel*), un second texte de Christian Centner, adressé au cartel, qui fait une lecture topologique de ce premier texte, et enfin ce troisième texte d'aujourd'hui qui réunit (ou noue, ou tresse ?) les deux premiers. Une question centre ces trois textes : comment différencier le réel de la structure et le réel d'une cure ? Et sont-ils l'un avec l'autre dans une relation de recouvrement, d'oscillation, ou de détermination ?

Le réel de la structure, dans les termes des séminaires borroméens, c'est le réel du nœud à trois noué borroméennement. Le réel du nœud, de ce nœud-là, consiste en ceci qu'il ne lui est pas supposé un sujet (« le nœud me cogite » dit Lacan, ce n'est pas lui qui le cogite), mais qu'à ces lettres R, S, I, ne leur est supposé que le réel R, « qui ajoute à la souplesse du corps de I, à la dénomination par S de voisinage, de la continuité, ceci seulement qu'ils fassent 3 ». Tout ce que ces ronds ont de réel, c'est qu'ils fassent trois : trois n'est pas deux, pas donc de rapport sexuel qui s'écrive. Et le réel de leur nouage bo est tel que si l'on en coupe un, n'importe lequel, les deux autres sont libres. Ce nouage implique par conséquent une interchangeabilité, une équivalence des trois ronds. Équivalence qui est un non-rapport, touchant à la « subjectivation du sexuel ».

Ces lettres R, S ou I, qui nomment les ronds et les nommant les distinguent, sont autre chose que les mots réel, symbolique, imaginaire, qui désignent, eux, des dimensions du parlant. Les lettres distinguent, et d'elles peut

¹ J. Lacan, séminaire *Les non-dupes errent*, séance du 15 avril 1974.

s'instaurer un ordre dans le nœud. Elles permettent également dans le nœud borroméen de différencier les zones des jouissances, celle du sens dans la plage limitée par S et I, celle de la jouissance phallique dans la plage limitée par S et R, celle de la jouissance de l'Autre dans la plage limitée par I et R.

Le nouage de ce nœud borroméen est tel qu'il est impossible de le *savoir* — sauf à le dénouer, donc à le défaire ; en ce sens Lacan nous dit qu'il est l'*urverdrängt*, le refoulé primordial. Le trois noué borroméennement, c'est la structure en tant qu'elle met en jeu l'impossible, l'*Urverdrängt* de l'impossible à lever, de l'impossible à savoir. Le quatre, qu'utilisera Lacan l'année suivante pour d'abord « lire » le nœud de Freud, sera pour lui l'une des trente-six façons qu'a la subjectivité de renouer avec cet impossible du trois dénoué, l'impossible de tenir ensemble les trois².

Si on peut dire que le trois noué borroméennement est la structure, c'est que dans ce trois-là le nouage est impliqué ; il lui est interne. Au contraire, dans le quatre noué borroméennement, le nouage est extérieur au trois, il est extérieur à la relation du trois. Christian Centner nous le dira : il n'y a pas implication du 4 dans le 3, ni explicitation du 3 en 4, mais il y a coexistence des deux systèmes dans une relation de détermination.

Ces différents modes de nouage ne sont pas réductibles à des « structures » nosographiques, même si les trente-six façons qu'a le sujet de nouer sont liées à ses façons singulières d'*inventer* dans la structure ; mais, en suivant Lacan dans *les Non-Dupes*, on voit que lorsque l'impossible du nœud à trois se réalise et que chacun s'en va libre de son côté, chacun est fou³. On peut donc supposer que le dénouage d'un nœud borroméen à trois (ou son non nouage ?) est la figure de la forclusion, tandis que son nouage est la figure du refoulé originaire.

En quoi va consister la cure d'une telle disposition nodale dénouée (ou non nouée) ?

Je pars donc d'une cure où le réel domine le symbolique, où à la présence de l'analyste s'ajoute dit la patiente « la chair de sa voix », où par conséquent l'imaginaire s'ajoute au réel pour en laisser émerger un symbolique sans équivoque, avec équivalence du son et du sens. Ces trois éléments de départ vont faire les trois brins, R, S, et I, d'une tresse que Christian Centner croisera six fois pour obtenir un nœud borroméen. Tresse qui va montrer — est-ce seulement montrer, ou, disons-le avec Lacan, *supporter* — ce qui va se passer dans un bout de cette cure.

² J. Lacan, séminaire *RSI*, séance du 13 janvier 1975.

³ Ce qui laisse penser que Joyce n'était pas fou, puisque son « nœud », que Lacan écrit lors de la dernière séance du *Sinthome*, comportait l'enlacement de S et de R, I seul étant libre.

Une tresse n'est pas un rond de ficelle. Le savoir masculin, remarque Lacan⁴, est une erre, l'erre du non-dupe ; il est un ensemble ouvert, soit une coupure amorçant une fermeture, donc un ensemble, un rond, qui part pour se fermer ; or c'est de ne pas y arriver qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir, tel le rond de ficelle. Une femme, par contre, ça peut se produire quand il y a tresse, et alors ça se définit par la tresse dont elle est capable. Elle ne peut faire cette tresse qu'à partir de l'imagination de sa propre unité, c'est-à-dire de l'imagination (qui lui vient de l'homme, car c'est ce que l'homme imagine) qu'elle est une. À partir de cette unité qui lui vient de l'homme, elle peut imaginer l'être parlant mâle, elle peut le voir, strangulé par les trois catégories qui l'étouffent. Et c'est de cette unité que l'homme voit en elle qu'elle peut faire une tresse sans savoir ce qu'elle fait ; si jamais elle fait six gestes sur cette tresse, elle aura fabriqué un nœud borroméen, que seul verra l'homme. On voit qu'entre rond de ficelle et tresse, là non plus y'a pas de rapport.

Pour la tresse de cette cure, la disposition des trois éléments de départ (réel symbolique et imaginaire : R, S et I) implique les trois premiers croisements. Chaque geste de croisement va demander un certain temps. Le temps est donc, pour la confection de la tresse de la cure, un élément important, un élément extérieur aux trois brins ; un élément qui serait donc quatrième par rapport aux éléments de la tresse. C'est aussi un élément qui rend manifestes les mouvements de la cure dans le temps, l'un après l'autre, jusqu'au dernier.

Dans cette cure, le réel ne se laisse pas traiter ni civiliser par le symbolique, il lui résiste. Dans cette cure, les mots *sont* du réel (le mot *est* la chose disait Freud). Des questions se posent donc dès le départ, dès le moment où les trois premiers croisements déjà se lisent : la résistance du réel au symbolique correspond-elle à une continuité du rond du symbolique avec le rond du réel ? Ou bien réalise-t-elle son plongement dans le rond du réel, qui le rendrait par conséquent réel ? Ou enfin s'agit-il d'une domination du réel sur le symbolique, qu viendrait modifier ce symbolique en le rendant réel⁵ ? Si les mots sont du réel, l'analyste ne peut s'en servir pour interpréter, ni pour équivoquer, ni pour leur faire dire autre chose qu'eux-mêmes ; toute intervention de sa part est immergée dans le réel. Parce que le réel où s'immerge sa parole n'est pas celui d'un éventuel nouage, il n'est pas non plus celui de la structure : c'est le réel à quoi a affaire le sujet dans sa relation avec tout autre y compris l'analyste.

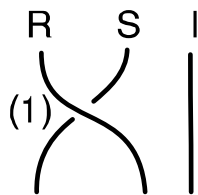
Dans sa relation à l'analyste, celui-ci est donc réel pour le sujet. Il l'est de trois façons. En premier lieu, ce qu'il dit doit être vrai, il ne peut ni ne doit

⁴ J. Lacan, séminaire *Les non-dupes errent*, séance du 12 mars 1974. La tresse est également abordée dans la séance du 18 décembre 1973.

⁵ Ces questions supposent une différenciation entre épissures d'une part (qui sur le nœud borroméen délimitent des plages conservant l'intégrité de chaque consistance) et d'autre part mises en continuité, raboutages ou plongeon, où chacune des consistances est subvertie, modifiée, transformée par l'autre.

mentir ; et ce vrai des mots qu'il dit, nous l'appellerions réel. L'analyste dit le réel, il ne peut dire que ça. En deuxième lieu, il doit dire ce qu'il pense, il ne doit pas réserver ses pensées, mais les formuler ; il doit aussi répondre au sujet. Là encore joue le vrai, c'est-à-dire le réel ; l'analyste doit dire ses vraies pensées, et lorsqu'il ne pense rien, ce qui ne peut être que rare, il doit aussi le dire. En troisième lieu, il « sait » ; pas supposé du tout, pas supposé être ni supposé savoir, il sait et il est assigné à ça. C'est la position de départ imposée par le transfert à l'analyste, même s'il ne s'en rend pas compte tout de suite.

Au départ Christian Centner a donc tracé les deux premiers brins, S et R, de façon à ce que R surmonte S. C'est le *premier croisement* de la tresse.

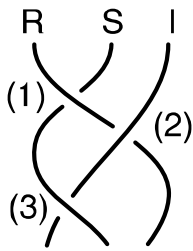


*Premier croisement*⁶

I est le troisième brin, il est tout seul pour l'instant. Il ne peut se nouer au réel du symbolique (au R sur S) : le sens qu'il aurait, dans le cas d'un nouage borroméen, délimité avec S ne peut avoir sa place ici puisque S est lui-même assujéti à R et qu'il se situe dans sa dépendance : il n'y a donc ici que du réel, et il n'y a pas de sens (rappelons que dans le nœud bo, sens et réel s'excluent). I est réduit ici à ceci qu'on doit imaginer (penser) le symbolique comme réel, l'imaginer par exemple plonger dans le réel (sa consistance plongeant dans celle du réel), ou bien l'imaginer se continuer dans le réel. Une telle continuité ne peut que s'imaginer, en mettant par conséquent I en jeu. Or mettre I en jeu, c'est s'en servir comme tiers entre R et S ; ce tiers vient décompléter la continuité R-S.

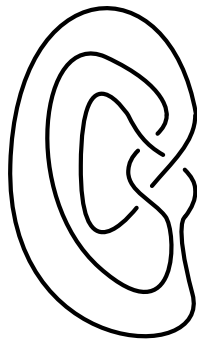
Et pourtant, pour l'instant, la tresse va encore rajouter du réel. Le *deuxième croisement*, c'est qu'au vrai-réel des mots que l'analyste est tenu de dire s'ajoute ce que la patiente appelle « la chair de sa voix ». Donc de l'I surmonte le brin R, s'y ajoutant. Mais cette chair de la voix laisse à nouveau émerger le symbolique des mots, non pas dans le sens ni dans l'équivalence signifiante, mais dans l'équivalence du son R et du sens I. Parce que I s'est ajouté à R en une mise en continuité. C'est alors le *troisième croisement* : S passe sur cet I ajouté à R, et apparaît comme un S soutenu dès lors non par l'équivoque qu'aurait été S-I mais par l'équivalence son-sens, R-I.

⁶ Les dessins ont été réalisés par Chr. Centner.



Les 3 premiers croisements

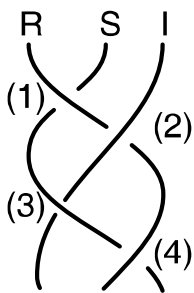
Le raboutage brin à brin, à ce stade, aboutit à l'enlacement d'une mise en continuité R-I (jouissance) et de l'anneau de S tout seul. Deux anneaux enlacés, S et R-I. Mots et jouissance.



Raboutage des 3 premiers croisements

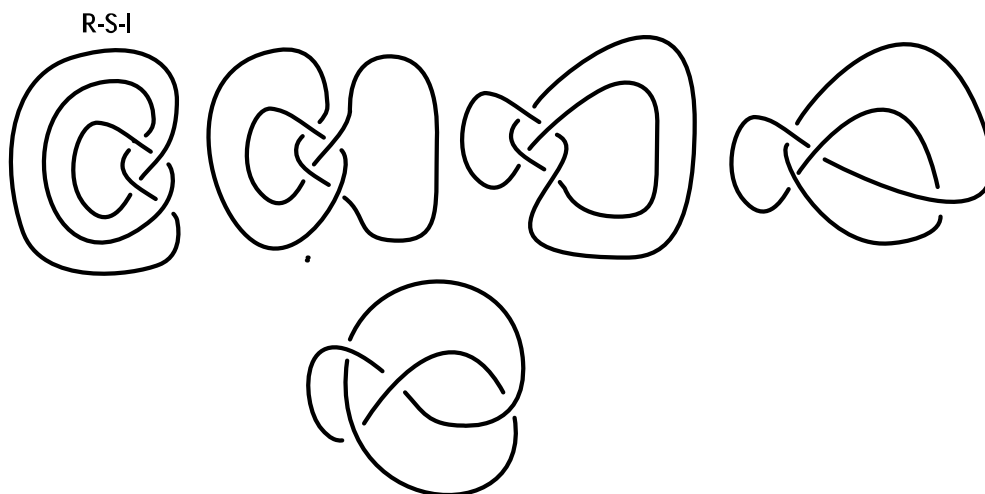
Parce que le symbolique dans cette cure est modifié par le réel, le seul maniement possible est celui de I, qui permet de penser, d'imaginer, et de décompléter le réel. C'est I qui, dès le deuxième croisement, a été mis en continuité avec R ou ajouté à lui, mais sans pouvoir être mis en jeu ni rabouté avec S. Ce maniement de I, dans cette cure, destiné à séparer R et S, c'est l'hypothèse de travail de l'analyste, même si elle ne se révélera qu'après-coup.

L'imaginaire que va fabriquer l'analyste dans la cure, se greffe sur cet imaginaire laissé en plan par sa mise en continuité avec R, au-delà du point où le raboutage des brins le faisait apparaître en continuité avec R, au-delà du troisième croisement. Car cet imaginaire va être modifié, rendu différent, mis en tiers, pour pouvoir briser la continuité R-I ; cela va permettre à du symbolique de se construire ; l'analyste construit avec des mots, il construit dans les airs avec des mots un S réel, un réel du symbolique que va surmonter le réel de la continuité avec I : c'est le *quatrième croisement*, R sur S.



Tresse à 4 croisements

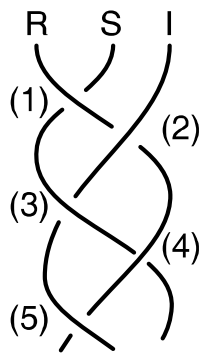
Ce quatrième croisement va dégager un autre réel que celui qui se continuait dans l'imaginaire et un autre imaginaire que celui qui se continuait dans le réel ; le raboutage se fera ici en nœud de Listing et montrera une continuité totale R-S-I à quatre croisements, chacun se poursuivant dans l'autre : donc tout est un et un est tout. Pas de bord alors au réel émergé du quatrième croisement, qui ne peut se poser comme un puisqu'il se poursuit à la fois dans S et dans I.



Raboutage de la tresse à 4 croisements : nœud de Listing

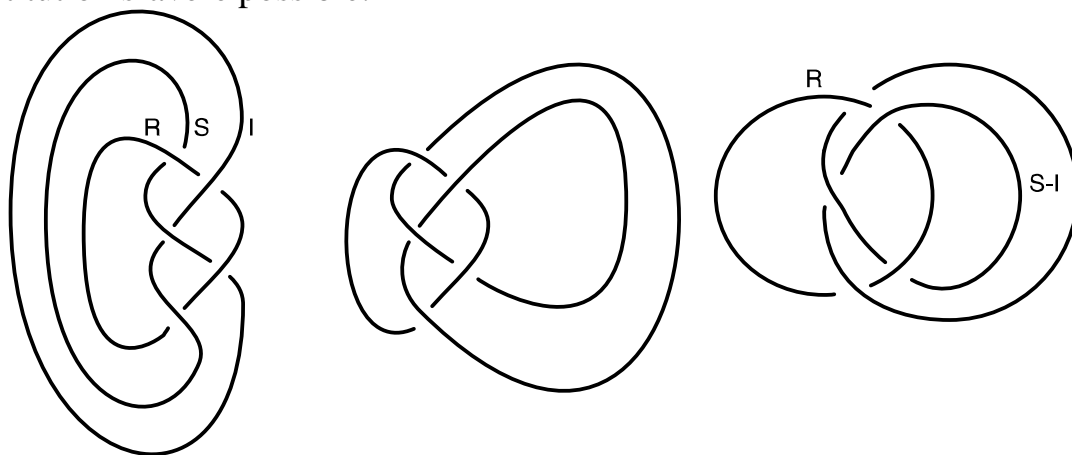
En regard de l'I devenu différent, devenu ce qu'on peut appeler de *l'autre* du transfert, de *l'autre* à qui va s'adresser le sujet dans le transfert (il va s'adresser à l'autre et non plus seulement au réel de la présence de l'analyste), s'est donc produit un réel différent. Car R, qui se dégage de la jouissance R-I, fait le soutènement de la construction hasardeuse des mots dans la cure : c'est le vrai des mots qui est ce nouveau réel issu de la cure. En même temps à l'occasion d'un rêve de la patiente surgit une figure de l'Autre de la jouissance R-I, celle de l'autre meurtrier de l'enfance ; de la continuité de la jouissance, cette figure de l'enfance extrait et isole un imaginaire qui va avoir effet dans la cure : c'est une localisation imaginaire du réel d'un Autre, que la cure va pouvoir manier.

À partir de cette émergence, la patiente va produire des mots d'écrit (« ange » et « brouillard ») : imaginarisation, fût-elle pétrifiée, de l'intrusion du réel de l'enfance dans le présent de la cure, au lieu même où manque un bord, donc au lieu où jouait cette continuité toute R-S-I ; à ces mots l'analyste va ajouter un autre bout d'écrit (« dire non au couteau qui tranche est dire oui à l'ange...etc. »). Une substitution devient possible, et l'imaginaire (qui a permis de constituer l'autre du transfert) s'impose alors au réel sans bord issu du quatrième croisement. Il va permettre de fabriquer un bord. Désormais construit, l'*autre* permet de border le réel. C'est le *cinquième croisement* : I sur R.



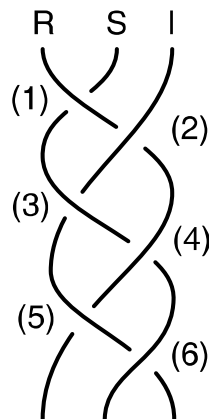
Tresse à 5 croisements

Ce croisement fait cesser la continuité I-R ainsi que celle de R-S-I. Le raboutage de ce cinquième croisement montre la continuité de I en S cette fois en huit intérieur, enchaîné avec le brin R refermé sur lui-même. Cet anneau s'intervertit avec le huit – signe, remarque Christian Centner en citant *Encore*, de l'objet *a*. Donc à l'enlacement RI-S s'est substituée la chaînoëud SI-R. L'anneau R de cette chaînoëud borde le réel (de la structure). Ce bord est également le lieu où le sujet peut entendre ce que lui dit l'autre, et où la substitution s'avère possible.



Raboutage de la tresse à 5 croisements

La substitution « oui » (à l'ange) – « non » (au couteau) une fois rendue possible, la séparation entre l'autre meurtrier et l'autre du transfert, de la trace et de l'écrit, va devenir possible avec le *sixième croisement*, S sur I. Ce croisement ne pourra qu'être le fait de la patiente ; ce sera « l'inscription qui clôt », laissant R libre. Il s'agira d'abord de R en tant que brin du réel de la tresse (de la cure). Mais il s'agit aussi du réel produit par le raboutage ; ce réel n'est pas celui du brin R, mais c'est celui du nœud produit par cette tresse à six croisements, soit du nœud de la structure.



Tresse à 6 croisements

Le R laissé libre par le sixième croisement est certes le brin de la tresse de la cure de la patiente, mais en tant que la cure l'aura dégagé à la fois de sa continuité avec I et de son épanchement dans S. La patiente dira : « je me suis déplacée dans le réel, et ça a produit des modifications psychiques durables » ; les mouvements de la cure, les gestes de la tresse, ont à la fois isolé et proposé, offert R au « bordage » par I et S. R est quasiment réduit désormais à la dimension psychique qu'il occupe. Mais, ajoute-t-elle, pas sans perte. Si cette perte évoque la séparation de l'autre meurtrier (figure de l'Autre de la jouissance) et de l'autre de la trace, de l'écrit, du bord, de qui maintenant peut se supporter la patiente, si cette perte est la trace du maniement de l'autre du transfert, elle est aussi, dans ce sixième geste, perte pure d'une certaine mise en jeu du corps.

Si nouer est écrire, écrire le nœud ou la tresse d'une cure, cette cure s'est donc écrite ainsi en tresse borroméenne. Si dénouer est lire ce qui s'est écrit, donc noué, c'est le travail d'après-coup sur une cure qui aura pu en rendre lisible la tresse. Tresse dont les brins au départ étaient non noués, séparés. Le travail de la cure aura pu les tresser ensemble, d'une façon particulière, pour finalement les nouer.